
Nathalie HEINICH, *La Cadre-analyse d'Erving Goffman. Une aventure structuraliste*

Paris, CNRS Éd., 2020, 168 pages

Albert Ogien



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/23126>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.23126

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2020

Pagination : 469-472

ISBN : 978-2-8143-0586-1

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Albert Ogien, « Nathalie HEINICH, *La Cadre-analyse d'Erving Goffman. Une aventure structuraliste* », *Questions de communication* [En ligne], 37 | 2020, mis en ligne le 15 novembre 2020, consulté le 03 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/23126> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.23126>

Questions de communication is licensed under CC BY-NC-ND 4.0



Nous nous contenterons donc d'un rappel de ce relativement petit livre, qui a trois objectifs, et trois parties : d'abord, une « histoire des méthodes d'analyse des images » dues aux historiens de l'art, bien sûr; puis aux sémiologues et, enfin, aux historiens (p. 9-33) ; ensuite, une « grille d'analyse » en trois temps, décrire, étudier le contexte et interpréter (p. 35-85) ; enfin, un ensemble de « sources et cas concrets », des affiches aux timbres-poste (p. 87-159).

La prolifération d'images en tous genres, dont la troisième partie offre un florilège, justifie évidemment la reprise de ce livre dont la première édition (1996) est bien antérieure à la multiplication des images sur l'internet. Puis, conformément à l'esprit de la collection, cette édition fourmille de « repères », en encadrés sur une deux pages grisées, allant depuis les techniques d'impression jusqu'à l'histoire des jeux vidéo. S'y ajoute ici un « guide des ressources en France » (p. 165-174), plus original, qui donne les références des principales collections en matière d'affiches, d'architecture, de bande dessinée, de cartes et plans, de cartes postales, de design et *packaging*, de dessins, de gravures, etc. (publicité, propagande...), dont l'utilité est manifeste.

Car l'utilité est bien le maître mot de cette collection qui a fourni de nombreux exemples de livres qu'on a envie de dire « indispensables », en copiant le titre de la collection des reprises d'*Hermès*, je pense notamment aux titres signés à La Découverte par Armand Mattelart ou Jean-Marie Charon. Où est donc l'utilité du livre de L. Gervereau ? D'abord, dans la mise en perspective des nombreuses disciplines qui se sont successivement penchées sur la construction et la signification des images jusqu'à « l'hybridation générale des méthodes » (p. 33) à laquelle on assiste aujourd'hui. Ensuite, bien sûr, dans les multiples « repères » qui sont autant de mises en perspective, là encore, des techniques (la peinture, bien sûr; mais aussi tous les procédés de reproduction, etc.) et des méthodes, qui sont l'objet de la seconde partie (croisement des méthodes en forme de pense-bête) et, enfin, des cas concrets de la troisième partie qui sont autant d'illustrations rapides des croisements des méthodes et des questions.

D'évidence, dans un faible volume et pour un objet aussi vaste, on ne saurait attendre plus que des directions ou des synthèses rapides, plus frustrantes sans doute que le choix d'une seule orientation, comme dans d'autres petits manuels plus anciens comme l'excellent *Vingt Leçons sur l'image et le sens* de Guy Gauthier (Paris, Edilig, 1982) ou celui de Martine Joly, *L'image et les signes* (Paris, Nathan, 1994). Mais il

est bien utile de pouvoir indiquer aux étudiants de premier cycle notamment des ouvrages d'accès facile qui donnent des repères, justement, et un certain nombre de clés. Ainsi L. Gervereau ajoute-t-il, avec cette réédition, un guide opportun.

Jean-François Tétu

Université Lumière-Lyon 2, Enssib, Sciences Po Lyon,
Université Claude Bernard-Lyon 1, Université Jean
Moulin-Lyon 3, Elico, F-69000 Lyon, France
jf-tetu[at]orange.fr

Nathalie HEINICH, *La Cadre-analyse d'Erving Goffman. Une aventure structuraliste*
Paris, CNRS Éd., 2020, 168 pages

Il faut louer l'opiniâtreté de Nathalie Heinich. C'est à elle qu'on doit aujourd'hui la publication d'un livre dont l'inspiration première est née il y a près de 30 ans avec la rencontre qu'elle a faite de *Frame Analysis* d'Erving Goffman (Harvard, Harvard University Press, 1974). Comme elle le rappelle dans sa conclusion (p. 155), sa soif de faire alors partager son enthousiasme pour cette œuvre majeure de la sociologie et son désir d'en faire connaître la teneur à la profession – bien avant qu'elle n'ait été traduite en français – lui ont alors valu bien des avanies, en particulier le refus de publication des articles qu'elle avait rédigés sur le sujet. N. Heinich a fort heureusement eu le temps de s'en remettre. Elle s'acquitte donc aujourd'hui de sa dette avec cet ouvrage qui propose une introduction à ce qu'elle nomme la « cadre-analyse ». Et sa tâche n'est pas simple.

En effet, *Frame Analysis* a suscité l'incompréhension et l'irritation de ses premiers lecteurs, et parfois un lourd sentiment de trahison – qui explique sans doute le fait que les admirateurs d'E. Goffman ont préféré jeter un voile pudique sur ce livre ou le considérer comme hérétique. La première raison de ce rejet à peu près unanime tient à ce que l'ouvrage rompt radicalement avec le style empirique de ses études sur les rituels d'interaction. Et il est vrai qu'on ne retrouve pas dans ce livre ses descriptions fines et déroutantes du substrat social des rencontres en face à face qui mettaient au jour les infinies nuances qui leur donnent leur tonalité singulière. Au lieu de quoi, les analyses de *Frame Analysis* reposent sur des extraits de presse, de littérature, d'émissions de radio ou de télévision qui éloignent du terrain vivant des échanges et apparaissent plus comme des illustrations que comme des données d'enquête. D'ailleurs, H. S. Becker raconte qu'E. Goffman s'en voulait lui-même d'avoir été incapable d'asseoir les propositions de l'ouvrage sur

des données empiriques de terrain dont pourtant il disposait. La seconde raison du désaveu qui a frappé ce livre tient au caractère trop abstrait ou « théorique » du projet dont peu des collègues de l'auteur ont saisi la nature. Fort heureusement, N. Heinrich s'est montrée imperméable à tout sentiment de dépit.

Dans le premier chapitre de son livre (p. 21-41), N. Heinrich présente le modèle que, selon elle, E. Goffman a élaboré. Elle indique qu'il se construit sur une unité d'analyse primitive : la séquence d'activité (*strip*). Cette séquence est prise dans un « cadre primaire » (*primary frame*) qui lui confère une signification initiale appropriée à la situation dans laquelle elle s'inscrit. Puis des « cadres secondaires » (*secondary frames*) sont sollicités pour accommoder ces significations à l'évolution des échanges en réalisant, selon les circonstances, des tâches de transformation, re-transformation, modalisation, sous-modalisation, fabrication, fabrication de fabrication, par le truchement desquelles une redéfinition de « ce qui se passe » s'actualise dans le cours même de l'interaction. Au terme de la présentation de ce dispositif, l'auteur dresse un très utile organigramme de cet entrelacs de cadres secondaires dans lequel les actions se configurent et se reconfigurent sans cesse, en indiquant comment ces tâches s'emboîtent les unes dans les autres pour pallier la vulnérabilité essentielle de la réalité sociale.

Pour N. Heinrich, *Frame Analysis* est un précis de méthode permettant de rendre compte de la variabilité des significations qu'une personne est en mesure d'attribuer à un objet ou à un événement afin de corriger ou d'infléchir un cours d'action. De ce point de vue, elle confère aux « cadres » la consistance d'une grammaire de l'expérience (grammaire entendue ici comme une série de règles et de normes qu'il convient de respecter pour se conformer au bon usage). Cette conception la conduit à postuler l'existence d'individus exerçant leur « compétence à l'interaction » en en suivant correctement les instructions, quand d'autres échouent à le faire en mettant au jour « les inégalités à maîtriser les cadres ». Sous cet angle, les acteurs sont tenus pour les véritables opérateurs de l'activité de « cadrage ». Voilà pourquoi N. Heinrich considère que la « cadre-analyse » d'E. Goffman fournit à la fois « une explicitation et une mise en pratique rigoureuse de cette structuration grammaticale qui, sur le plan axiologique et non plus situationnel, rend compte de la compétence des acteurs à se comporter ; à parler ; à opiner de manière acceptable par d'autres, en obéissant à des règles spécifiques » (p. 92). Il faut préciser ici que cette conception prescriptive de la

grammaire n'est pas celle d'E. Goffman, qui admet l'extrême latitude des usages ordinaires observée dans ce qu'il nomme les « échanges réparateurs ».

Tels sont donc les éléments de la méthode dont N. Heinrich affirme qu'elle l'a aidée à rendre compte de la « coexistence de cadres mentaux engageant des manières spécifiques de construire et de traiter l'expérience, en l'occurrence l'expérience des jugements de valeur ; [et d'entreprendre] une collection de cas de tensions entre éthique et esthétique dans différents domaines » (p. 156). Les quatre derniers chapitres de son livre offrent des illustrations de la manière dont elle a mis la « cadre-analyse » à profit dans ses travaux sur l'art contemporain, le patrimoine et, plus récemment, la « valorisation ». Et cela, dit-elle, sans « trahir l'esprit ni la portée de cette monumentale entreprise de révélation et de formalisation des conditions de l'expérience » (p. 40). Un esprit dont elle s'efforce de montrer, dans le second chapitre du livre (p. 47-69), qu'il est plus celui du structuralisme que de l'interactionnisme.

Pour fonder cet argument, la chercheuse revient sur la querelle qui a opposé, dans les pages de la revue *Contemporary Sociology*, E. Goffman à deux de ses détracteurs : Norman Denzin et Charles Keller (« *Frame Analysis Reconsidered* », *Contemporary Sociology*, 10, 1, p. 52-60), dont l'attaque est sans concession. Pour eux, *Frame Analysis* trahit la perspective de l'interactionnisme puisqu'on n'y trouve plus aucune trace de l'autonomie d'action des individus et de la nature émergente des arrangements qui constituent la vie sociale. La réponse qu'E. Goffman (« *A Reply to Denzin and Keller* », *Contemporary Sociology*, 10, 1, p. 60-68) apporte à ce réquisitoire a quelque chose d'unique dans la mesure où il a toujours ignoré les critiques portant sur ses affiliations théoriques. Qu'il ait tenu cette fois-ci à le faire est donc un indice de l'importance qu'il accordait à cet ouvrage.

La charge de N. Denzin et C. Keller repose sur une conviction : les analyses de *Frame Analysis* obéissent aux canons du structuralisme à la française, qui est à mode à l'époque. N. Heinrich relève que, dans sa réplique, E. Goffman déclare son hostilité totale à ce courant de pensée en ajoutant que le seul rapport qu'il entretient avec la France est le nom du biomathématicien anglais dont il a repris la conception matérialiste de la transformation des formes proposée dans son *Form and Growth* (Cambridge, Cambridge University Press, 1917) : D'Arcy Wentworth Thompson. De fait, tout lecteur d'E. Goffman sait qu'il n'a jamais renoncé à la notion de structure, mais que l'usage qu'il en a fait

est celui de l'anthropologie sociale britannique et de l'école durkheimienne. Il s'agit alors de partir de l'arrière-plan d'institutions sociales censées formater les conduites individuelles pour étudier la manière dont les individus y inscrivent leur action en lui donnant une coloration particulière. E. Goffman (« The Interaction Order », *American Sociological Review*, 48, 1, 1983, p. 1-17) n'a cessé d'affirmer la primauté de la structure sociale sur l'ordre de l'interaction tout en défendant la légitimité d'une démarche constituant cet ordre second en domaine de recherche de plein droit. La validité de cette démarche tient à la place centrale qu'elle accorde à la « situation » – principe formulé en 1964 dans « The Neglected Situation » (*American Anthropologist*, 66, 6, p. 133-136, trad. en français dans *Les Moments et leurs hommes*, éd. par Y. Winkin, Paris, Éd. Le Seuil, 1988) – conçue comme une « structure de contraintes » qui impose ses exigences sociales et matérielles à l'action en commun, indépendamment des contenus de communication qui s'y échangent. À ce sujet, on pourra voir l'analyse des propriétés structurelles de l'interaction proposée par Anne Warfield Rawls (« The Order of Interaction Sui Generis: Goffman's Contribution to Social Theory », *Sociological Theory*, 5, 2, 1987). *Frame Analysis* approfondit cette veine en examinant un type de contraintes : celui qui organise « l'expérience de la vie sociale », ce qui revient à dire que ce que certains mettent au compte de la subjectivité des acteurs est de part en part sous le contrôle du social. C'est sans doute ce qui a conduit N. Denzin et C. Keller à qualifier cette démarche de structuraliste. Bien que N. Heinrich récuse la conclusion de ces deux auteurs, elle n'en soutient pas moins que *Frame Analysis* est « une aventure structuraliste » qui, selon elle, signe un désaveu de l'interactionnisme. Mais est-ce vraiment le cas ? Au lieu de trancher, mieux vaut exposer les deux manières de statuer sur son ambition qui coexistent aujourd'hui encore.

N. Heinrich s'approprie *Frame Analysis* en en faisant, comme on l'a vu, une méthode d'analyse qui permet d'appréhender le caractère nécessairement stratifié des phénomènes sociaux. Elle défend donc « la particularité structurelle du modèle goffmanien, à savoir qu'une même séquence de l'expérience vécue peut être perçue et traitée dans des "registres" hétérogènes, non équivalents, obéissant à des règles spécifiques, et qui nécessitent pour passer de l'un à l'autre un certain effort de transposition ou de traduction » (p. 88).

Cet usage instrumental de *Frame Analysis* est largement partagé. Il est celui qui a été fait en science politique, avec l'analyse de David Snow sur les

pratiques dites de « cadrage » mises en œuvre par les mouvements sociaux afin de réussir une mobilisation en négociant la signification des problèmes à résoudre, des stratégies à adopter ou des visées à atteindre (D. Snow, B. Rochford Jr., S. Worden et R. Benford, « Frame Alignment Processes, Micromobilization, and Movement Participation », *American Sociological Review*, 51, 4, 1986). On le trouve également dans les théories de la communication, qu'elles s'inspirent de la conception des multiples plans de réalité chère à Alfred Schütz et aux phénoménologues, de la conception des conflits d'interprétation développée par Paul Ricœur ou encore de la reconnaissance de la pluralité des versions concurrentes d'un même fait qui alimente les thèses sur la place de la narration dans la réception des discours.

Une autre lecture de *Frame Analysis* est possible, pour autant qu'on accepte de le situer dans l'itinéraire de recherche que son auteur a tracé entre interactionnisme, anthropologie sociale dynamique, ethnométhodologie, analyse stratégique et ethnographie de la communication (D. Hymes, « On Erving Goffman », *Theory and Society*, 13, 1984, p. 621-631). Lorsque le livre paraît, en 1974, il se présente comme une réponse proprement sociologique au défi théorique que pose alors le « tournant linguistique » aux théories compréhensives de l'action.

Il faut, à ce point, compléter la présentation de N. Heinrich. Comme le rappelle A.W. Rawls (« Orders of Interaction and Intelligibility. Goffman and Garfinkel by Way of Durkheim », dans J. Trevino, *Goffman's Legacy*, Lanham, Rowman and Littlefield, 2003, p. 216-253), *Frame Analysis* est un livre qui s'inscrit dans la controverse qui a opposé, une décennie durant, E. Goffman et Harold Garfinkel au sujet de l'objet et de la méthode de l'enquête qualitative en sociologie. Et Randall Collins (« The Passing of Intellectual Generations: Reflections on the Death of Erving Goffman », *Sociological Theory*, 4, 1, 1986, p. 106-113) précise que le choix de publier un ouvrage de facture théorique est directement lié à la rancœur qu'E. Goffman a conçu en voyant ses meilleurs doctorants (Harvey Sacks, Emanuel Schegloff, David Sudnow) le quitter et demander la supervision de H. Garfinkel, dont ils jugeaient le travail plus ambitieux et plus rigoureux.

Voilà pourquoi cet enjeu est annoncé dès l'introduction de *Frame Analysis* : E. Goffman entend dépasser ce qu'il décrit comme les limites intrinsèques de l'interactionnisme symbolique, de l'ethnométhodologie et de la sociolinguistique dans l'analyse de l'action en commun. Ce qui oblige, selon lui, à produire une analyse proprement sociologique d'un phénomène :

l'expérience. Pour E. Goffman, celle-ci n'est ni une affaire de subjectivité (comme le voudrait la phénoménologie), ni la résultante de l'intersubjectivité (comme le voudrait l'interactionnisme symbolique), ni le produit de la mise en œuvre d'une série finie de « règles constitutives » (comme l'affirme H. Garfinkel). Une intuition guide le travail d'E. Goffman : le rapport immédiat que les individus nouent avec le monde dans lequel ils agissent (l'expérience) se confond avec le déploiement incessant de procédures de mise en relation des éléments qui s'offrent à leur observation dans la suite des séquences d'action dans lesquelles ils sont pris. Ces procédures – qui renvoient à l'exercice de la connaissance en acte – sont directement impliquées dans le fait que les individus parviennent à « faire ce qu'ils ont à faire » (E. Goffman, *Frame Analysis*, op. cit., p. 16), c'est-à-dire à remplir l'obligation première qu'impose la rencontre en face à face : assurer la continuité de l'échange dans lequel ils sont engagés. Tout cela ne déroge en rien à la démarche de l'interactionnisme.

Ceci appelle une clarification. L'interactionnisme est une étiquette qui s'applique à quatre courants qui, depuis l'École de Chicago des origines, se sont développés dans des directions différentes (voir N. Denzin, *Symbolic Interactionism and Cultural Studies: The Politics of Interpretation*, Oxford, Blackwell, 1992 ou R. Collins, *Four Sociological Traditions*, New York, Oxford University Press, 1994). L'un de ces courants (dont H. S. Becker, E. Goffman, H. Garfinkel et Aaron Cicourel sont les figures les plus en vue) se singularise par la prépondérance qu'il accorde au caractère situé et séquentiel de l'action en commun. Au fil des ans, les travaux de ce courant ont placé un questionnement au cœur de leur intérêt empirique : comment les personnes accomplissent-elles la coordination entre chacune des séquences dont leur action en commun est composée ?

La réponse qu'E. Goffman lui apporte se trouve dans *Frame Analysis* (op. cit. : 47) qui porte la recherche vers le niveau le plus élémentaire de la coordination : la manière dont la connaissance pratique s'exprime dans et pour le déroulement de l'interaction, en « disparaissant dans le flot calme de l'activité ». Pour lui, cela se produit dans le jeu incessant entre cadres primaires et secondaires. Dans la description qu'il en fait, ces deux genres de cadres fournissent un lot de critères d'identification et de jugement communs dont l'usage en contexte permet à des partenaires d'agir dans le sentiment de le faire de façon acceptable à autrui. Ces critères possèdent les deux propriétés du fait social : ils sont impersonnels (ils s'imposent à tous) et contraignants (ils informent l'action individuelle, pour autant qu'une personne veuille la rendre intelligible à autrui). C'est en ce sens qu'E. Goffman résume

la conception du processus de cadrage de Gregory Bateson qu'il juge psychologique et propose d'envisager ce processus « comme inhérent à l'organisation des événements et de l'activité cognitive » (ibid. : 64). Inhérent, ce qui veut dire que sa réalisation ne requiert pas la mise en œuvre des compétences d'un individu.

L'autre lecture de *Frame Analysis* conduit ainsi à cette conclusion : en essayant d'étayer empiriquement l'idée selon laquelle l'expérience est sociale de part en part, E. Goffman intègre à la perspective interactionniste une dimension à laquelle il lui était devenu difficile de se soustraire : celle du rapport entre connaissance et action. Il faut tout de même noter ici une erreur de lecture que N. Heinrich commet lorsqu'elle affirme (p. 88) qu'E. Goffman soupçonnait l'interactionnisme de chercher à « maintenir une partie du monde à l'abri de la sociologie ». C'est exactement le contraire qu'il écrivait dans son fameux « Role Distance » (dans *Encounters*, New York, Bobbs Merrill, 1961), à savoir que décrire ce dont l'étoffe de la vie sociale est faite – comme la manière dont une personne manifeste sa distance à l'aspect normatif du rôle qu'il doit jouer – apporte un désaveu empiriquement fondé à ceux qui récuseraient la primauté absolue du social dans l'explication de l'action.

On peut penser que la très tiède réception que le milieu de la sociologie a réservé à *Frame Analysis* à sa parution tient tout autant de la surprise de voir E. Goffman s'engager sur le terrain de la théorie, de l'accusation de structuralisme et de l'incapacité de ses collègues à saisir le caractère sociologique d'un projet qui a dû leur sembler relever d'un domaine de recherche, la cognition, qui n'est en rien de leur ressort. La publication du livre de N. Heinrich permet de rouvrir le débat sur les deux lectures de *Frame Analysis*, ce qui permettra peut-être de constater que sa réception a un peu évolué depuis sa première publication.

Albert Ogien

EHESS, CNRS, CEMS, F-75006 Paris, France
albert.ogien[at]gmail.com

Isabelle PIEROZACK, Marc DEBONO, Valentin FEUSSI et Emmanuelle HUVER (dirs), *Penser les diversités linguistiques et culturelles. Francophonies, formations à distances, migrations*

Limoges, Lambert-Lucas, coll. Linguistique et sociolinguistique, 2018, 440 pages

L'ouvrage est issu d'un colloque organisé en juin 2016 par l'équipe Dynamiques et enjeux de la diversité linguistique et culturelle (Dynadiv) de l'Université de Tours. Ledit colloque entendait questionner les façons